

## I

CÉCILE SE REDRESSA EN SURSAUT. Elle plissa les paupières, éblouie par la lumière. Derrière la vitre du compartiment, la campagne normande déroulait un panorama d'émeraude. Le bruit lancinant du train plongeait la jeune femme dans la torpeur, mais il lui fallait rester sur ses gardes. À tout moment, un contrôleur pouvait entrer, escorté par des militaires. On inspecterait ses papiers, on lui demanderait des explications... Et c'en serait fini. Elle serra son sac, sentit sous l'étoffe les précieuses lettres et poussa un soupir. Il y avait des heures qu'elle avait quitté la ville, et le chemin était encore long jusqu'au camp.

Pour tromper l'attente, elle prit le petit calepin dans lequel elle notait soigneusement ses rendez-vous et le feuilleta. Les consultations s'étaient de page en page. Elle prit quelques notes en prévision du retour. Il faudrait travailler plus pour rattraper le retard. Le stylo griffait le papier, au rythme de son écriture nerveuse et pointue. Cécile referma le carnet et reporta son attention sur le paysage. Il faisait beau,

la campagne était radieuse. L'été 1942 était particulièrement chaud.

Pourquoi avait-elle accepté cette mission ? La question demeurait sans réponse. Bien sûr, Pierre lui manquait terriblement depuis qu'on l'avait emmené. Mais quoi d'autre ? Elle avait vécu deux ans seule avec sa mère dans l'appartement de la place de la République, pourquoi décider si soudainement de traverser la Normandie dans l'espoir de le voir ? Elle ferma les yeux.

C'était arrivé au cours de l'été 1940. De la fringante armée française, il ne restait plus rien. La grande masse de ses soldats de fortune avait été relâchée, pour être plus tard réquisitionnée par l'occupant. Le mari de Cécile, chirurgien de renom, n'avait pas échappé à la règle. On l'avait pris un matin pour le conduire dans un camp. Il se trouvait à Marcoing, une bourgade près de Cambrai, où il officiait sous la surveillance des Allemands.

Depuis, Cécile se morfondait dans l'attente d'un hypothétique retour. Elle vivait avec Jeanne, sa mère. La vieille dame était handicapée. Elle avait eu autrefois un accident très grave, en compagnie de son mari. Leur voiture était sortie de la route pour finir sa course contre un platane. Ils en avaient miraculeusement réchappé. Quand par hasard Cécile et son époux évoquaient l'accident, Pierre raillait son beau-père, qu'il tenait pour piètre conducteur, et rappelait à qui voulait l'entendre qu'il y avait « un bon Dieu pour la canaille ». Jeanne s'en était sortie

vivante mais estropiée, un genou définitivement abîmé. Depuis l'accident, et sa chute par la portière, elle était mutilée et marchait péniblement à l'aide d'une canne. Elle ne pouvait descendre l'escalier seule et vivait recluse dans le grand appartement. Jeanne faisait le ménage, et s'acharnait à garder le logis impeccable. Jamais elle n'en parlait, mais le souvenir cuisant de cet accident la hantait chaque jour. Et l'âge n'avait pas arrangé sa situation, elle culpabilisait de se retrouver dans cet état. « Je suis une charge pour toi, radotait-elle, une vieille infirme. Je t'ai condamnée, ma pauvre fille... »

Cécile s'appliquait à lui remonter le moral. Elle travaillait dur, gagnait assez pour subvenir à leurs besoins, mais rien ne palliait l'absence de Pierre. Cécile était sans nouvelles ou presque. C'était à peine si une lettre arrivait de temps à autre. Un message neutre, au ton impersonnel, sans doute relu par la kommandantur qui censurait tout renseignement concernant le camp. Cécile savait son mari encore en vie, c'était son unique certitude.

D'autres femmes de médecins se trouvaient dans ce cas. Au vrai, elles l'étaient toutes. Dans son malheur, Cécile avait encore son travail pour s'occuper l'esprit. Elle s'y consacrait sans relâche – depuis le début de l'Occupation, les dentistes étaient rares, la plupart avaient quitté la région pour s'installer dans le Sud et le cabinet ne désemplissait pas. Cécile rencontrait de grandes difficultés pour s'approvisionner en médicaments et en matériel. Elle œuvrait avec les moyens du bord mais les clients ne s'en plaignaient pas. Il n'y avait pas d'échappatoire : elle se levait le

matin, filait au cabinet après s'être assurée que sa mère ne manquait de rien et ne retournait chez elle qu'en fin d'après-midi, écrasée de fatigue.

Les femmes de médecins s'étaient regroupées. Elles avaient pris l'habitude de se retrouver chez l'une ou chez l'autre, et parlaient pendant des heures.

Hélas, ces réunions se muèrent vite en séances d'autoflagellation. On évoquait les absents, on rivalisait de détails, de souvenirs. Et les discussions dérapaient immanquablement, se changeant en concours déplacés : c'était à celle dont le mari était le plus méritant, le plus héroïque, le plus valeureux...

Cécile avait été ravie de pouvoir rencontrer d'autres femmes afin de partager ses angoisses, mais elle avait bientôt déchanté. Écœurée par l'ambiance qui régnait sur ces réunions quasi hebdomadaires, elle inventa d'innombrables prétextes pour les éviter, au risque de s'attirer des inimitiés féroces, mais elle dut pourtant accepter quelques goûters. La vie était assez dure pour ne pas avoir à supporter des démonstrations de haine mesquines.

Elle s'y rendait donc contrainte et forcée, l'humeur maussade et la bouche pincée. Cécile se serait plu à gifler celles qui prenaient d'assaut le salon de réception comme s'il se fût agi du bureau des pleurs. Elles se lamentaient, entre deux gorgées de thé, et psalmodiaient la bouche pleine de gâteaux secs. Cécile, réfugiée derrière une tasse fumante, observait ces visages de cire qui s'appliquaient à mimer la douleur.

Un jour, n'y tenant plus, elle avait pris la parole : « Plutôt que de pleurer vos hommes, allez donc les voir ! »

Ginette Duval, une grande femme aux cheveux blonds tirés en chignon, fut la première à réagir. « Aller les retrouver ? » minauda-t-elle. « Bonne idée, ma foi... Et comment ferons-nous ? » Elle s'était fendue d'un sourire charmeur avant d'ajouter, mielleuse : « Mais vous avez sûrement réfléchi à la question, chère Cécile ? »

Tous les regards s'étaient tournés vers l'impudente qui avait osé proférer de telles sottises.

– À quoi jouez-vous, Cécile ?

– Vous avez un travail, vous gagnez de l'argent, mais nous ? Vous rendez-vous compte de notre situation ?

Les questions fusaient. Cécile décida d'y mettre un terme :

– Pardonnez-moi, mais je ne peux plus vous entendre vous plaindre. Mon mari me manque, à moi aussi, et j'ai décidé d'aller chercher les nouvelles qu'on refuse de me donner. Si vous le désirez, vous n'avez qu'à écrire à vos époux. J'irai jusqu'au camp, je leur remettrai les lettres et je vous apporterai les réponses à mon retour.

Elle avait tout débité d'une traite, comme on livre un mensonge en sachant qu'il ne trompera pas. À son grand étonnement, elle avait vu l'assemblée partagée entre le rire et les larmes. Les questions reprurent :

– Le camp se trouve près de Cambrai, non ?

– Par quel moyen le rejoindrez-vous ?